

Le ciel était gris. Pas un gris violent, pas un gris de tempête. Un gris lourd, étalé, rempli de nuages épais qui semblaient immobiles. Il faisait froid. Un de ces froids humides qui s'infiltrèrent sous les vêtements et donnent des frissons sans qu'on sache vraiment pourquoi.

La mer, elle, bougeait lentement. Les vagues venaient s'écraser contre les rochers dans un bruit sourd, régulier.

Leila marchait seule le long de la côte normande. Elle avait séché les cours ce jour-là. Pas par colère, pas par tristesse. Juste par lassitude. Elle avançait prudemment sur les rochers glissants, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, observant les mouettes et les moineaux qui se posaient près de l'eau.

Elle s'arrêta un instant pour manger un sandwich, enveloppé dans un sac plastique, sorti de son sac. Le vent lui fouettait le visage pendant qu'elle mangeait lentement, regardant l'horizon. La mer semblait infinie.

Quand elle eut fini, elle resta immobile quelques secondes. Puis, sans vraiment réfléchir, elle laissa tomber le sac plastique près d'elle. Une vague s'en approcha, l'attrapa, et l'emporta.

Leila regarda le plastique s'éloigner.

Elle ne ressentit rien.

Elle se dit que ce n'était pas grave. Que ça ne changerait rien.

Le vent devenait plus froid.

Les nuages se rapprochaient, comme s'ils s'étaient abaissés au-dessus de la mer.

Leila sentit un frisson lui parcourir le dos. Elle voulut reculer, s'éloigner des rochers, mais le sol était humide.

Une vague plus forte que les autres frappa la roche devant elle.

Puis une autre.

La mer changeait de rythme.

Leila perdit l'équilibre. Son pied glissa. Elle eut juste le temps de tendre la main... et l'eau l'attrapa. Le froid la saisit d'un coup, brutalement. Le bruit des vagues remplit tout. Elle essaya de respirer, mais l'eau entra dans sa bouche, dans son nez. Son corps devint lourd.

Puis, plus rien.

Quand elle rouvrit les yeux, ce ne fut pas le bruit de la mer qu'elle entendit, mais des voix. Des voix lointaines. Et surtout, une chaleur écrasante.

L'air était lourd. Trop lourd.

Leila se redressa lentement. Le sol sous elle n'était plus froid, mais sec et poussiéreux.

Elle regarda autour d'elle. Ce n'était plus la Normandie. Plus de rochers. Plus de mer grise.

Des maisons en tôle. Des rues étroites. Un soleil dur, presque agressif.

Elle baissa les yeux vers ses mains.

Elles n'étaient pas les siennes.

Son cœur se mit à battre très fort.

Une femme l'appela depuis l'intérieur d'une maison. Sa voix était faible, coupée par une toux sèche, profonde. Leila entra. La femme était allongée, respirant difficilement. L'air semblait brûler les poumons.

En sortant, Leila sentit une odeur étrange. Une odeur de déchets, de plastique brûlé. Plus loin, elle aperçut un fleuve. L'eau n'était pas claire. Elle était sombre, sale, couverte de bouteilles, de sacs, de détritiques.

Pourtant, des enfants s'y approchaient.

Une fille de son âge remplissait un bidon. Leila s'approcha, hésitante.

— *Tu ne bois pas l'eau du fleuve ?* demanda la fille.

La fille haussa les épaules.

— *On n'a pas le choix.*

Elle s'appelait Amina. Elle expliqua que beaucoup de gens tombaient malades ici. À cause de l'eau. À cause de la pollution. Des maux de ventre, des fièvres, des infections. Certains enfants ne venaient plus à l'école. D'autres n'y étaient jamais allés.

Leila écoutait.

Elle regardait l'eau.

Elle pensait au sac plastique, emporté par la mer.

La journée avançait lentement, lourde. Chaque rencontre, chaque regard, chaque maladie semblait lui rappeler une chose : *l'eau liait tout.*

Le soleil commençait à descendre, mais la chaleur ne partait pas.

Leila avait passé la journée à marcher dans le village. À observer. À écouter.

Elle avait aidé Amina à porter des bidons d'eau. L'eau était lourde, tiède, et chaque pas faisait mal aux bras. Plus loin, un petit garçon était assis par terre, trop fatigué pour jouer. Sa sœur expliqua qu'il était souvent malade depuis qu'il buvait l'eau du fleuve. Personne ne semblait surpris. C'était devenu normal.

Leila sentit quelque chose se serrer en elle.

En France, l'eau coulait quand on tournait un robinet. Ici, on marchait longtemps pour une eau qui rendait malade.

En fin d'après-midi, elle retourna près du fleuve. Le vent s'était levé légèrement. Les déchets flottaient toujours à la surface. Bouteilles, sacs plastiques, morceaux inconnus. Tout ce qu'on ne voulait plus, tout ce qu'on avait jeté ailleurs, finissait là.

La nuit tomba d'un coup, comme si quelqu'un avait éteint le ciel.

Le village s'endormit lentement. Les bruits diminuèrent. Leila s'approcha une dernière fois de l'eau. Elle s'accroupit. Le fleuve bougea. Pas comme avant. Pas avec le courant.

L'eau se mit à onduler doucement.

Puis une voix s'éleva.

Pas une voix humaine. Une voix profonde, lente, comme si elle venait de très loin.

— ***Tu as vu ?***

Leila ne bougea pas. Elle tremblait.

— ***Tu as vu où vont les déchets ? Tu as vu ce qu'ils font aux corps, à l'air, à l'eau ?***

L'eau se souleva légèrement, comme si elle respirait.

— ***Je suis l'esprit des océans, des fleuves, des mers. Chaque geste compte. Même celui qui semble le plus petit.***

Leila pensa au sac plastique. À la vague. À la chute.

— ***Je ne suis pas en colère sans raison, continua la voix. Je réponds à ce qu'on me fait.***

Un silence.

— ***Je te laisse une chance. Souviens-toi.***

La voix disparut. L'eau redevint immobile.

Leila se réveilla en sursaut.

Le froid.

La pluie.

La mer grise.

Elle était de nouveau en Normandie, allongée sur les rochers. Autour d'elle, rien n'avait changé. Sauf elle.

À quelques mètres, un sac plastique flottait encore près de l'eau. Leila se releva, s'approcha, et le ramassa. Elle le serra dans sa main.

Cette fois, elle ressentit quelque chose.

Elle savait que, désormais, chaque geste comptait.

Parce que l'eau n'oublie rien.